

Cour de l'école militaire, 5 Janvier 1895

Nous sommes le 5 Janvier 1895, un jour important pour la population française car il est celui de la dégradation publique d'un traître. Parmi les membres de la foule haineuse, criant à la mort du Juif présent, ou de tous, deux silhouettes détonnent, silencieuses, en oppositions aux autres spectateurs : La première est celle d'un homme de taille moyenne, aux cheveux roux et aux traits sévères. Ses yeux gris sont entourés de cernes et il arbore une moustache et un bouc autour de ses lèvres pincées. L'équilibre de son corps fin semble reposer sur une canne, dans sa main droite, sur laquelle il s'appuie. Il est habillé d'une chemise et d'un simple pantalon, retenu par des bretelles. La deuxième appartient à un homme plus petit et chétif d'apparence plus jeune que le premier, qui ne semble pas dépasser le mètre cinquante. Son visage, rond et long, pourrait presque sembler celui d'un enfant, entouré de cheveux bruns négligés, avec des lunettes en demi-cercles couvrant ses yeux d'un bleu pur. Il a une expression de triste sympathie sur le visage pour le colonel dont le sabre se fait briser devant leurs yeux et fait et défait machinalement et nerveusement un bouton de sa redingote.

Le premier se tourne vers le second :

- Alors, Gustave, que faisons-nous maintenant ?

- Eeeeeuh... Je sais pas.

- Parfait, ça nous avance bien.

- C'est vrai !?

L'autre lève les yeux au ciel :

- Ton incapacité à comprendre le sarcasme me surprendra toujours...

Gustave répond en soufflant du nez, l'air faussement indigné :

- Ça me blesse beaucoup ce que tu dis, Joseph, tu sais.

- Est-ce que quelque chose chez moi t'indique une once d'intérêt pour ce que te font mes paroles?

- Méchant...

- C'est cela, oui...

- C'est du sarcasme.. ?
 - Tu t'améliore, c'est bien.
 - Ah bon ? dit-il avec enthousiasme
 - J'imagine, oui. Mais ça ne change pas le fait qu'il faut qu'on trouve ce saboteur temporel avant qu'il ne détruise le cours du temps dans cette affaire.
 - Oui... Comment est-ce qu'il va essayer de la saboter, tu crois ?
 - Gustave.
 - Joseph ?
 - Tu viens du XXIIe siècle et nous sommes dans ton pays tandis que moi je viens de plus tôt durant ce siècle et je ne suis même pas français.
 - Et alors ?
 - Tu as étudié cette affaire durant ta scolarité, tu es censé en connaître les plus grands événements.
 - Mais je m'en souviens plus, désembouteillé des alpage !
 - Quoi ?... Qu'est-ce que c'est que cette insulte ?
 - Chépa.
 - On dit je ne sais pas. 'Chépa' n'est pas grammaticalement correct. Mais passons, il va falloir rentrer et parler de ce qu'on va faire pour empêcher cette crise.
 - Je sais, oui, c'est notre métier de supers agents gardiens du temps après to...
- La rencontre entre la canne de Joseph et son tibias ne lui laisse pas le temps de finir sa phrase.
- Et je te rappelle que c'est sensé rester secret, vazey.
 - C'est encore une insulte british de l'ère Victorienne que je comprends pas ? dit-il en se tenant la jambe, grimaçant de douleur.
 - Exact. Maintenant rentrons. Je ne pense pas pouvoir rester ici plus longtemps.
 - C'est mieux de faire ça à l'intérieur, hm ?
 - Oui.

Une fois arrivés dans leur chambre de bonne, louée par Joseph au grand dam de Gustave, les deux voyageurs temporels s'installent, Joseph sur une chaise autour de la table et Gustave sans ménagement sur le lit.

- Tu pourrais faire preuve de plus de professionnalisme.
- Tu vas quand même pas commencer à me dire quoi faire, si ?
- Je ne te dis pas quoi faire, je souligne ton comportement immature et problématique.
- C'est pas ce que tu dis parfois...
- Ce n'est pas le moment ni le sujet...
- Roh, ça va... Vieillot...
- Quel rapport !?
- Bah... euh... je sais pas
- Bon, il faut tenter de comprendre ce que va tenter ce saboteur.
- J'en sais rien moi!
- Tu n'avais pas mentionné l'engagement d'Émile Zola dans cette affaire lorsque je lisais *La bête humaine* ?
- Pas faux... Si je me souviens bien, il avait écrit une lettre dans un journal ou un truc dans le genre pour défendre Dreyfus...
- Il est donc probable que le saboteur tente donc d'empêcher son écriture... Tu connais la date de publication ?
- Euh... Nan.
- Bloody hell, nous voilà bien avancés...

Soudain, un signal sonore retentit de deux objets présents dans la pièce : Une machine, visiblement à vapeur, possédant des bretelles et ayant la taille d'un sac à dos, posé sur le sol, près de la porte et un objet ressemblant un peu trop à une gameboy pour que ce soit une coïncidence, avec des antennes et quelques boutons en plus, posée sur la table. Gustave bondit et saisit sa machine posée sur la table. Elle affiche un message, il y a une anomalie dans le temps, plus précisément le 09 Janvier 1898, à trois ans de là où ils se trouvent. Ils sont priés de s'y rendre sur le champ.

Maison d'Émile Zola, 09 Janvier 1898

Zola est assis à son bureau, il contemple son dernier texte : une lettre ouverte au président de la République dans laquelle il se démène pour défendre Alfred Dreyfus. Il soupire et replace ses lunettes sur son nez, la lutte est dure mais elle en vaut la peine, pour Dreyfus et pour tous les citoyens juifs Français. Alexandrine est absente aujourd'hui, il est seul chez lui. Le son de pas s'approchant de lui par derrière a alors toutes les raisons de le surprendre.

Gustave et Joseph apparaissent dans la maison d'Émile Zola, Gustave regarde autour d'eux, il a eu l'occasion de visiter la demeure à son époque, bien que ses souvenirs soient un peu flous. Il fait savoir à son compagnon qu'ils sont dans la salle à manger et Joseph réponds que l'écrivain est sûrement dans son bureau. Ils se précipitent à l'étage, gravissant les escaliers et se retrouvent devant la porte close du bureau de Zola. Fermée à double tour, impossible à ouvrir. Leur machine ne leur permet pas de saut dans l'espace, seulement dans le temps. Avant que Joseph n'ai le temps d'émettre une réserve, Gustave frappe plusieurs fois la porte de son pied : Elle cède. Ils entrent en trombe dans la pièce et tombent face à un homme d'une vingtaine d'années, en train de menacer l'écrivain tombé au sol d'un couteau. L'homme n'a pas remarqué l'arrivé de deux intrus. Il crie que son nom est Henri Daudet, arrière-petit-fils de Léon Daudet, l'homme que Zola a humilié et qu'il est ici pour accomplir la volonté de son ancêtre : Garder le traître juif sous les verrous. Alors que sa main se lève pour poignarder Zola, un mouvement rapide et précis de la canne de Joseph le fait perdre l'équilibre. Il regarde, médusé, les deux hommes devant lui. Alors qu'Henri tente de se relever, Joseph lui assène un nouveau coup de canne, le faisant lâcher son arme. Puis,

comprenant qu'il n'a plus la main mise sur la situation, il passe son regard sur les trois hommes dans la salle et dans un mouvement rapide sort un objet ressemblant à une télécommande et disparaît dans un flash. Émile Zola reste sans voix tandis que Gustave et Joseph échangent des regards inquiets.

- Joseph, c'était...

- La machine du stagiaire, laquelle il a perdue il y a près d'une semaine.

- Tu es sûr ?...

- Toutes les machines sont uniques, c'était bien celle de Tristan. Quel inconscient, vraiment. Perdre sa machine comme ça...

- Il a que seize ans, faut être indulgent avec lui...

Ils se tournent vers Zola, lequel est bouche bée devant eux, apparemment incapable de bouger un seul muscle. Joseph se racle la gorge.

- Monsieur Zola, nous allons devoir vous demander de garder le silence sur cet évènement, pour notre sécurité et la vôtre.

- Et si vous ouvrez votre petite bouche, on viendra chez vous, avec des couteaux, et on vous poignarda sous la douche comme dans *psychose*, continua Gustave en esquissant un sourire narquois devant le regard apeuré de l'écrivain.

- Il plaisante, ne vous en faites pas. Bien que ce soit de très mauvais goût. Nous n'oserions pas porter atteinte à la vie d'un homme si brillant que vous.

- Demande lui un autographe tant que tu y es.

Le signal sonore de leurs machines retentit de nouveau, leur indiquant une nouvelle anomalie, le 10 septembre 1899

- Bon, nous devons partir, ce fut un honneur de pouvoir vous rencontrer.

Et ils disparurent à leur tour, laissant Zola, toujours sous le choc, sur le sol.

Palais de L'Elysée, 10 Septembre 1899

Gustave et Joseph font irruption à l'Elysée, trouvant Emile Loubet seul dans une salle de réunion. Ce dernier lève la tête, surpris de leur arrivée. Joseph prend la parole, ne laissant pas l'occasion à Gustave de faire une de ses remarques.

-Monsieur Loubet, nous sommes chargés de vous prévenir qu'un...

Gustave le coupe

-Emmerdeur.

-... Terroriste va venir ici même et tenter d'empêcher le graciement d'Alfred Dreyfus.

-Bref, il vient faire chier.

-Nous sommes ici pour nous assurer que ce terroriste ne vous fera aucun mal.

-Euh, Joseph, il arrive. Ma machine l'a trouvé.

Ils reculent, faisant en sorte de ne pas être vus depuis la porte et attendent l'arrivée d'Henri Daudet. Après deux minutes d'attente, il fait irruption dans la salle en criant qu'Emile Loubet ne doit pas gracier Dreyfus, ou il y aura des conséquences. Le président refuse, dit que sa décision est prise et qu'il ne reviendra pas dessus. Henri devient enragé, il hurle qu'il n'est pas un homme dont les menaces peuvent être prises à la légère. Il sort ensuite un pistolet de sa veste et le pointe sur Emile Loubet, exigeant de nouveau que Dreyfus ne soit pas gracié. Le président de la république se fige et lance un regard de détresse à Gustave et Joseph. Joseph étudie Henri un instant avant de décréter, sa voix faisant sursauter Henri

-L'arme n'est pas chargée.

Le président écarquille les yeux face à cette révélation

-Vous... vous en êtes sûr?

-Tout est clair dans son attitude, il n'y a pas de balles.

Henri se tourne vers lui, l'air menaçant

-Et si je vous tirais

dessus pour vérifier?!

-Oh mais allez-y.

Je vous mets au défi de le faire.

Loubet et Gustave

s'échangent un regard inquiet à la vue de l'arme qu'Henri tient pointée sur Joseph.

-Euh... Joseph

tu en es bien sûr, hein?...

-Absolument.

-Je ne plaisante pas! Vous allez mourir!

-J'en

doute.

Henr

i pointe approximativement le pistolet sur la tête de Joseph, d'une main légèrement tremblante, il appuie sur la gâchette et rien ne se produit. Joseph sourit en coin.

-Je

vous l'avais dit.

Henri

recule, pris au piège tandis que Gustave avance vers lui en lui criant allègrement dessus.

-

Tu croyais vraiment qu'on allait te laisser changer l'Histoire?!

Espèce de dégénéré! J'ai passé toute ma scolarité à l'étudier cette affaire! J'ai pas gaspillé toute mon énergie pour qu'un mec qui agit comme un gosse capricieux et qui veut accomplir la volonté de son papoune...

-C'était son arrière grand père...

-La ferme Joseph! Bref, qui était aussi coincé et bête que lui! Tu vas te calmer très vite parce que tu ne seras pas un héros, hein!

Tous les élèves français vont juste avoir des envies meurtrières envers toi! Donc maintenant tu arrête ton charabia et tu t'occupes de tes oignons!

-Rendez-nous la machine,

Henri.

Le regard d'Henri passe de

Gustave à Joseph à Emile Loubet. Il réalise qu'il ne peut rien faire, sans arme et à un contre trois. Il lance un regard noir au deux voyageurs temporels avant de leur remettre la machine. Joseph la prend puis se tourne vers le président.

-Monsieur Emile Loubet, notre devoir ici est terminé.

Gustave renchérit avec un sourire

-Mais prenez un chewing gum, Emile

-Pardon? De quoi parlez-vous?

-Laisse
tomber...

Gustave, nous devons y aller, ramener notre saboteur ici présent à son époque respective et faire notre rapport.

-Bon,

-

D'accord, d'accord... C'est ciao!

Joseph lève les yeux au ciel et Gustave active sa machine, faisant apparaître un portail dans la pièce. Joseph pousse Henri dedans avant d'y entrer à son tour et Gustave est le dernier à y passer, le portail se refermant derrière lui, laissant Emile Loubet seul et avec beaucoup de questions.